

Faute de structures en France, «l'exode forcé» des enfants autistes en Belgique

L'école pour tous est loin d'être une réalité pour les enfants autistes. Beaucoup d'entre eux sont scolarisés en Belgique faute de structures adaptées en France. Reportage avec la famille du petit Bilal, 13 ans, d'Argenteuil.

Par Maïram Guissé

Le 22 octobre 2019 à 19h06, modifié le 22 octobre 2019 à 19h27

« C'est un exode forcé! » Les mots sont forts, la voix est empreinte d'émotion. Mourad (*tous les prénoms ont été changés*), 54 ans, est le père du petit Bilal, 13 ans. Comme des milliers de familles, Mourad et sa femme Farah ont été contraints d'inscrire leur fils autiste en Belgique, [faute de structures adaptées en France](#). Un sujet mis en lumière par le film [« Hors Normes »](#) d'Éric Toledano et Olivier Nakache, en salles ce mercredi.

« Envoyer Bilal là-bas, ça nous a brisé le cœur, balbutie Mourad. Il n'avait que 6 ans. Mais que faire? » Cet ancien employé dans la manutention, aujourd'hui en invalidité, et sa femme Farah, d'Argenteuil (Val-d'Oise), n'oublie rien de leur « bataille » pour [tenter de scolariser leur fils](#) dans une classe « normale ».

« En maternelle, il allait à l'école le matin mais parfois l'AVS ([Auxiliaire de vie scolaire](#)) nous appelait, elle ne savait pas gérer les crises de Bilal. Elle n'était pas assez formée, estime Farah. Moi-même je ne savais pas quoi faire. Parfois,

j'appelais mon mari à l'aide. » Quand le diagnostic « autisme » tombe, Mourad et Farah sont désemparés. « On ne savait pas ce que c'était, personne ne nous a expliqué comment faire, ça a été dur à digérer. »

Ils consultent au centre médico psychologique de la ville. Puis la MDPH (Maison des personnes handicapées) du Val-d'Oise, évoque une prise en charge de Bilal en Belgique. Les parents refusent d'abord catégoriquement. Mais l'enfant n'évolue pas. A 6 ans, ils décident de tenter une expérience de 15 jours. « C'était pour voir, ça fait maintenant sept ans qu'il est là-bas », souffle Mourad.

«Avant d'être en Belgique, il ne savait pas écrire»

Ce dimanche, quand Bilal entre dans la salle à manger de l'appartement familial d'Argenteuil, il lâche un « bonjour », à la demande de ses parents, sans nous regarder. Puis il lève la tête, ses yeux marron, en forme d'amande, nous observe furtivement, un sourire éclaire son visage. « Il adore être à la maison », insiste son père.



Depuis qu'il est scolarisé en Belgique, Bilal a fait d'énormes progrès. LP/Mairam Guissé

Il va et vient entre sa chambre, celle de ses deux grandes sœurs Manel, la bavarde et Fouzia, la réservée, et la salle à manger. « Il bouge beaucoup », prévient sa mère. Les crises nombreuses de l'enfance ont fini par disparaître. Son coin préféré ? « L'espace ordinateur, détaille son père, il adore ça et écouter de la musique, Maître Gims, la chanson Sur ma route (de Black M)... »

L'enfant ne parle pas beaucoup mais sait se faire comprendre. Ce dimanche, il veut « dessiner », lâche-t-il tout en prenant le bras de son père. Le duo s'installe sur la table de la salle à manger et Bilal écrit son nom et son prénom. Les parents sont fiers. « Avant d'être en Belgique, il ne savait pas écrire, il a énormément progressé, sur tous les plans. »

Newsletter - L'essentiel de l'actu

Chaque matin, l'actualité vue par Le Parisien

JE M'INSCRIS

Votre adresse mail est collectée par Le Parisien pour vous permettre de recevoir nos actualités et offres commerciales. [En savoir plus](#)

Le week-end passé, il faut déjà penser au retour à Brugelette, en région Wallonne : 250 km, 3 heures de route. « 180 € pour l'essence, les péages » pour arriver enfin à l'école Sainte-Gertrude où Bilal suit un enseignement spécialisé au collège. Les grandes bâtisses en briques rouges de cet ancien monastère du XIVe siècle abritent 60 élèves autistes français collège et 17 en primaire.

L'école est publique, et la partie hébergement payée par la sécurité sociale française. Reste les trajets à la charge des parents.



Isabelle Resplendino, maman d'un enfant autiste, est bénévole à Sainte-Gertrude. LP/Aurélie Ladet

Isabelle Resplendino, présidente de l'association pour les Français en situation de handicap en Belgique et bénévole à Sainte-Gertrude, dont le fils autiste a été scolarisé ici, et Bénédicte Martin, coordinatrice, nous reçoivent. « Nous utilisons la méthode Teach, ça consiste à travailler grâce à des ateliers avec des repères temporels et visuels », explique Bénédicte Martin.

Les professeurs sont formés à cette pratique. « Nous n'avons pas de baguette magique, on s'adapte à chaque enfant et à ses possibilités, explique Bénédicte Martin. Il est important que ces jeunes soient à l'école et pas dans des hôpitaux ou des IME (Institut médico éducatif). »

À Sainte-Gertrude, et plus largement en Belgique, « nous accueillons les cas les plus lourds, ceux dont personne ne veut », insiste Isabelle Resplendino. L'école compte des psychologues, orthophonistes et éducateurs...



Bénédicte Martin est coordinatrice des classes pédagogiques adaptées. LP/Aurélié Ladet

Au-dessus d'une porte, une inscription prévient : « Chut, vous entrez dans une classe ». C'est celle de « Madame Camille ». Les photos et prénoms de chaque écolier, âgé entre 7 et 9 ans, sont affichés. Quelques minutes plus tôt, Camille les a accueillis un à un. Puis les 11 écoliers se sont assis par deux autour des tables.

Sur l'un des ateliers, place à un jeu de loto. Deux élèves tentent d'associer des images. « Guêpe, guêpe », répète l'un d'eux tout en montrant le cliché. Au fond de la classe, il y a Dani, souriant et affectueux avec tout le monde. Thibault, lui, écrit son prénom et montre fièrement sa réalisation.

10h35, c'est l'heure de la récréation. Elle est en décalée de celle des élèves en classe dite classique. Sur les murs colorés des couloirs de l'école, Peter Pan, Jumbo l'éléphant ou les 101 Dalmatiens veillent sur ces écoliers dont le rythme est minutieusement respecté. « Les rituels sont très importants pour eux », explique Madame Camille.



Madame Camille », qui accompagne 11 élèves de 7 à 9 ans, explique que les rituels sont très importants pour ces élèves. LP/Aurélié Ladet

Mourad et Farah sont contents des résultats obtenus par Bilal en Belgique mais le couple espère avant tout le faire revenir à la maison « pour qu'il grandisse avec ses sœurs ».

La famille ne comprend pas pourquoi « la France n'ouvre pas des structures et des écoles comme en Belgique ». Cette question, ils sont nombreux à se la poser. Comme Christine Meignien, présidente de la Fédération Sésame autisme, forte d'un réseau de 32 associations et 4 000 salariés. « Ça fait vingt ans que je me le demande. Ça soulagerait les familles, ça créerait de l'emploi... Il y a 350 places qui se créent par an de l'autre côté de la frontière, rien que pour les Français. C'est un vrai business. »

En Wallonie, ils seraient « 6 000 employés dans l'autisme », indique Isabelle Resplendino, qui reconnaît l'existence « de dérives commerciales ».

Tout un système à repenser en France

Entre les deux pays, deux visions de l'autisme semblent s'opposer. « En Belgique, nous accueillons les autistes sous le spectre de l'éducation ; en France, c'est traité sous l'aspect médical, ce qui entraîne une autre réglementation et des moyens plus onéreux, analyse Isabelle Resplendino. Le coût moyen pour accueillir un élève ici est de 16 000 € par an par enfant, c'est beaucoup moins cher qu'une place en IME (Institut Médico Educatif). »

VIDÉO. Scolarité et autisme : ces enfants français exilés en Belgique

Selon ces professionnels, c'est donc tout un système qu'il faudrait repenser. « Il y a eu des améliorations avec des créations [d'unités d'enseignements maternelles](#) et dans [le primaire](#) pour les TSA (trouble du spectre de l'autisme), avec plus d'AVS, mais il en manque encore », indique Christine Meignien. Les difficultés persistent. « On a de nombreux

témoignages de parents en grande difficulté, explique-t-elle. Ils ont le sentiment de ne pas être compris, comme s'ils demandaient quelque chose d'extraordinaire alors qu'aller à l'école, c'est un droit pour tous. On pense que 50 % des enfants autistes en France ne sont pas scolarisés. »

L'inclusion, Mourad et Farah veulent y croire. « Bilal a bien évolué, peut-être qu'il y aura une structure pour lui près de la maison... » se prennent-ils à rêver. À quelques heures du départ de Bilal pour la Belgique, Farah sent une forme de tristesse la happer. « Quand il n'est pas là, c'est dur. Lui aussi n'aime pas repartir, même si ça se passe bien là-bas. »

Farah lui a mis de côté ses paquets de gâteaux préférés, au chocolat. Les années n'ont rien effacé de la douleur de la séparation...